

Nietzsche, le briseur d'idoles

Mis à jour le 15/10/2013 à 20:36



Nietzsche est né le 15 octobre 1844 et est mort le 25 août 1900. *Crédits photo : ASSOCIATED PRESS*

Le Figaro Magazine vous a fait découvrir ou redécouvrir cet été sept génies de la pensée occidentale. Dont Nietzsche, philosophe, philologue et poète, aussi admiré que controversé, passé au laser par le philosophe André Comte-Sponville.

LE FIGARO MAGAZINE. - On vous sait critique à l'encontre de Friedrich Nietzsche, mais sans doute y a-t-il (pour commencer) des points d'accord?

André COMTE-SPONVILLE - Mes points d'accord avec Nietzsche (<http://plus.lefigaro.fr/tag/nietzsche>) sont beaucoup plus nombreux que mes points de divergence! Je partage la plupart de ses refus: refus de la transcendance et de l'idéalisme, certes, mais aussi du positivisme, du nihilisme, de la veulerie... J'approuve sa critique du libre arbitre comme celle, qui en découle, de toute morale qui se prétendrait absolue. Je me reconnais dans sa revendication d'une philosophie servant à vivre - et pas seulement à penser - et qui débouche sur une éthique «tragique», «affirmative», «créatrice», sans autre monde que celui-ci, sans autre récompense qu'elle-même. J'essaie comme lui, et parfois avec lui, de penser contre le sujet, de démasquer ses illusions. J'ai souvent les mêmes admirations que lui (Montaigne, Spinoza, Pascal), comme les mêmes adversaires (Platon, Descartes, Kant). Sans compter que,

comme Nietzsche (en tout cas celui de la fin), j'ai horreur de Wagner et des wagnériens, et ne connais rien de plus beau que «le génie gai, enthousiaste, tendre et amoureux de Mozart» (*Nietzsche contre Wagner*, p. 1 213, t. 2 de la collection «Bouquins»).

En quoi a-t-il fait basculer le monde?

Aucun philosophe n'a jamais fait basculer le monde. «La chouette de Minerve se lève au crépuscule», disait Hegel: c'est parce que le monde a déjà basculé qu'une nouvelle philosophie devient possible. Mais le basculement, en l'occurrence, est considérable. Nietzsche fait partie, avec Freud (<http://plus.lefigaro.fr/tag/freud>) et Marx (<http://plus.lefigaro.fr/tag/marx>), de ce que Ricoeur (<http://plus.lefigaro.fr/tag/ricoeur>) appelait «les maîtres du soupçon». Il nous apprend à remettre en cause ce qui semblait jusque-là (même s'il y eut des exceptions: Montaigne, Spinoza, Hume) le fondement même de la pensée: le sujet, la conscience, la raison, le Bien et le Mal, le Vrai et le Faux... Il brise les idoles. Il nous apprend - c'est le principe de ce qu'il appelle la «généalogie» - à y voir des symptômes, dont l'origine physiologique ou affective détermine la valeur. L'interprétation l'emporte sur la connaissance, comme le sens sur la vérité.

Expliquez-nous le sens profond de «Dieu est mort»...

L'expression n'est bien sûr pas à prendre au pied de la lettre. Nietzsche sait bien que Dieu, s'il existe, est par définition immortel. Et s'il n'existe pas, comment pourrait-il mourir? Parler de la mort de Dieu, cela ne veut pas dire non plus qu'il serait devenu impossible de croire en Lui: les croyants, du temps de Nietzsche, étaient largement majoritaires, et ils restent, aujourd'hui, plus nombreux que les athées. En revanche, si nous pouvons toujours, individuellement, croire en Dieu, nous ne pouvons plus, socialement, communier en lui: notre société ne peut plus fonder sa cohésion sur la foi religieuse ni trouver en elle de quoi nourrir une civilisation. De là, le triomphe du nihilisme, qui se fait en deux temps: après avoir concentré toutes les valeurs en Dieu (ce qui dévalorise d'autant le monde réel: nihilisme idéaliste ou religieux), on ne trouve plus, lorsque Dieu se retire, que ce monde dévalorisé, vide, absurde (nihilisme redoublé: mort de Dieu et dépréciation des «valeurs supérieures»). Religion et nihilisme sont indissociables. Ce sont deux façons de dire non au réel. Nietzsche, lui, nous apprend à dire oui!

«C'est un concept majeur du nietzschéisme. La volonté de puissance est l'essence même de la vie, qui tend à s'accroître et à dominer plutôt qu'à se conserver ou à "persévérer dans son être"»

André Comte-Sponville

«La volonté n'est pas seulement une faculté ; c'est aussi une vertu», écrivez-vous dans votre *Dictionnaire philosophique*. Qu'en est-il de la volonté de puissance?

C'est un concept majeur du nietzschéisme. La volonté de puissance est l'essence même de la vie, qui tend à s'accroître et à dominer plutôt qu'à se conserver ou à «persévérer dans son être» (comme chez Spinoza (<http://plus.lefigaro.fr/tag/spinoza>) ou Schopenhauer (<http://plus.lefigaro.fr/tag/schopenhauer>)). Deleuze nous a habitués à penser que la volonté de puissance, chez Nietzsche, ne consiste pas à prendre mais à créer ou donner, que la puissance n'est pas ce que veut la volonté mais ce qui veut en elle (*Nietzsche et la philosophie*, III, 6). Sans doute, pour une part. Les textes de Nietzsche interdisent pourtant de réduire la volonté de puissance à cette seule dimension. Par exemple, dans *Par-delà le bien et le mal* : «Vivre, c'est essentiellement dépouiller, blesser, subjuguier l'étranger et le faible, l'opprimer, lui imposer durement nos propres formes, l'incorporer et au moins, au mieux, l'exploiter» (§ 259). C'est l'homologue fonctionnel du conatus spinoziste (l'effort de tout être pour persévérer dans son être), mais qui mettrait la volonté plus haut que la raison, la puissance plus haut que la vie - et la volonté de puissance, en conséquence, plus haut que la sagesse. Spinoza, sur ces trois points, fait des choix rigoureusement inverses.

Le quiproquo avec le nazisme est-il fondé? La pensée de Nietzsche a-t-elle été manipulée?

Bien sûr qu'elle a été manipulée, spécialement par sa sœur! Le quiproquo n'est pourtant que partiel. Nietzsche était-il nazi? Evidemment pas, et pour cause (il est mort, après plusieurs années de démence, en 1900: Hitler avait 11 ans!). Reste à expliquer pourquoi les nazis ont cru reconnaître en Nietzsche une espèce de précurseur. La plupart des nietzschéens, surtout en France, voudraient nous faire croire que c'est un total contresens. Ce n'est pas si simple. Considérez par exemple ce passage de *L'Antéchrist* (§ 2): «Périssent les faibles et les ratés: premier principe de notre amour des hommes. Et qu'on les aide encore à disparaître!» Ou celui-ci, du même ouvrage: «Nous fréquenterions des 'premiers chrétiens' tout aussi peu que des Juifs polonais: ce n'est pas qu'on ait besoin de leur reprocher même la moindre des choses... Tous les deux sentent mauvais.» Et que dire, dans la *Généalogie de la morale* (I, 11), de l'apologie de «la superbe brute blonde, en quête de proie et de victoire»? Cela n'empêchait pas Nietzsche de détester les antisémites, comme il aurait vraisemblablement détesté les nazis. Mais il détestait aussi les démocrates, les socialistes, les féministes, les progressistes... Une dernière citation, extraite du *Zarathoustra*, au livre IV: «Les hommes efféminés, les fils d'esclaves et surtout la populace métissée, tout cela veut à présent prendre en main le destin humain - ô dégoût, dégoût, dégoût! \$» Bref, Nietzsche n'était pas nazi, mais ce n'est pas un hasard si les nazis se sont reconnus dans sa doctrine. Jankélévitch se scandalisait que le nazisme «porte si visiblement l'empreinte de Nietzsche» (*L'Imprescriptible*, Seuil, 1986, p. 52). Il est difficile de lui donner complètement tort.

Nietzsche aurait-il eu des tentations relativistes?

Bien plus que des tentations! C'est d'ailleurs, à mes yeux, ce qui fait une partie de sa singulière grandeur. Nietzsche est, avec Spinoza, l'un des plus grands pourfendeurs de ce qu'on pourrait appeler l'absolutisme éthique, qui voudrait nous faire croire qu'il existe des valeurs absolues, éternelles, universelles, comme on le voit chez Platon ou, en un autre sens, chez Kant. Je n'en

crois rien, et c'est l'un de mes points d'accord avec Nietzsche. Il n'y a pas de valeur en soi: toute valeur est relative au désir qui la vise. «Evaluer, c'est créer, écrit Nietzsche: c'est leur évaluation qui fait des trésors et des bijoux de toutes choses évaluées.» (*Zarathoustra*, I, «Des mille et un buts»). J'en suis d'accord. Il n'y a pas de Bien ou de Mal en soi ; il n'y a que du bon ou du mauvais pour nous. Ce n'est pas une raison pour confondre le relativisme et le nihilisme! «Par-delà le Bien et le Mal, souligne Nietzsche, cela ne veut pas dire par-delà le bon et le mauvais» (*Généalogie de la morale*, I, 17). C'est le lieu de sa plus grande proximité avec Spinoza.

«Nietzsche est, avec Spinoza, l'un des plus grands pourfendeurs de ce qu'on pourrait appeler l'absolutisme éthique, qui voudrait nous faire croire qu'il existe des valeurs absolues, éternelles, universelles, comme on le voit chez Platon ou, en un autre sens, chez Kant.»

André Comte-Sponville

Quels sont alors vos points de désaccord avec Nietzsche?

Ils ne portent guère que sur trois points, mais décisifs: son irrationalisme, son immoralisme, son esthétisme. L'erreur de Nietzsche, à mon sens, est d'avoir étendu le relativisme non aux seules valeurs, comme faisait Spinoza, mais à la vérité elle-même, qui n'est plus pour lui qu'une valeur comme une autre. Cela voue la pensée à la sophistique. S'il n'y a pas de vérité, si «tout est faux», comme l'écrit Nietzsche, on peut penser n'importe quoi, ce qui est bien commode et bien vain! Disons que j'ai choisi Spinoza plutôt que Nietzsche: la valeur a besoin de nous pour valoir, mais non la vérité pour être vraie! J'ai fait le même choix concernant la morale. Nietzsche prétend renverser toutes les valeurs de la morale judéo-chrétienne ; j'essaie au contraire, comme Spinoza, de leur rester fidèle - non parce qu'elles seraient absolues, mais parce qu'elles sont conformes à notre désir d'humanité, de justice, d'amour. Enfin, troisième point de désaccord, l'esthétisme. Si on veut vivre par-delà le bien et le mal (immoralisme) et par-delà le vrai et le faux (sophistique), il ne reste que l'art pour échapper au nihilisme, mais un art voué par Nietzsche à l'illusion («L'art au service de l'illusion, voilà notre culte!»). Là encore, je n'en crois rien. J'aime que l'art se mette au service de la vérité, plutôt qu'à celui du «beau mensonge». Faire de sa vie une oeuvre d'art? C'est se tromper sur l'art et se mentir sur la vie.

Que reste-t-il de Nietzsche un peu plus d'un siècle après sa mort?

D'abord un choc, une émotion, une admiration! Impossible de feuilleter un livre de Nietzsche sans être saisi, secoué, emporté. C'est le seul philosophe qu'on puisse, de ce point de vue, comparer à Pascal (<http://plus.lefigaro.fr/tag/blaise-pascal>), qu'il admirait tant. Quelle force! Quel style! Quelle profondeur! Nietzsche a contribué, plus qu'aucun autre penseur depuis

Montaigne, à réconcilier la philosophie et la littérature. On ne lui en saura jamais assez gré. Je préfère *Le Gai Savoir* au *Zarathoustra* ; mais enfin, il est clair que ce sont deux chefs-d'oeuvre immenses, qu'on ne se lasse pas de reprendre. Les thèmes du surhomme ou de l'éternel retour m'ont toujours laissé réticent. D'ailleurs, la plupart des nietzschéens, aujourd'hui, tendent à n'y voir que des métaphores ou des expériences de pensée. Leur puissance critique ou sélective n'en est pas moins réelle. Puis, il y a la déconstruction des arrière-mondes et des pensées «réactives», l'analyse du ressentiment, celle du nihilisme, une conception tragique de l'existence, une critique (parfois à l'emporte-pièce, mais salubre et tonique) de la spéculation, des systèmes, de tout ce que la pensée peut véhiculer d'idéal ascétique ou mortifère... Enfin, et peut-être surtout, quelques inquiétudes portant sur nos évidences les plus familières: les prétendues transparences du sujet, de la conscience, du libre arbitre, de la morale...

Nul n'est tenu d'être nietzschéen, et je ne le suis assurément pas. Mais il est difficile, aujourd'hui, de philosopher valablement sans se confronter à sa pensée. Nietzsche est à mon sens le plus grand sophiste des Temps modernes, au même titre que Protagoras dans l'Antiquité. Ce n'est pas une condamnation. La philosophie a toujours eu besoin des sophistes pour la pousser dans ses derniers retranchements...

Y a-t-il un ou plusieurs principes de Nietzsche que vous fassiez vôtres?

Il y en a plusieurs, que j'ai déjà évoqués en passant: le tragique, le relativisme, l'immanentisme, le refus du nihilisme, la critique du ressentiment, la quête d'une pensée affirmative et tonique... Mais j'ai une tendresse particulière pour ces trois aphorismes du *Gai Savoir*, en forme de dialogue ou de questions-réponses:

«Qui appelles-tu mauvais?

- Celui qui veut toujours faire honte.
- Que considères-tu comme ce qu'il y a de plus humain?
- Epargner la honte à quelqu'un.
- Quel est le sceau de la liberté conquise?
- Ne plus avoir honte de soi-même.»

 Patrice De Méritens